

SOARES, Miguel de Aragão

*O espaço ibero-magrebino durante a presença árabe em Portugal e Espanha  
(Do Al-Garbe à expansão em Marrocos).*

Coimbra: Palimage, 2012. 336 p. (col. «Raiz do tempo»).

STÉPHANE BOISSELLIER

L'historiographie ibérique a longtemps traité l'histoire de «l'Espagne musulmane» (al-Andalus) comme un isolat, en se focalisant sur les époques où elle constitue une entité politique spécifiquement péninsulaire (émirat et califat de Cordoue), alors que, dès le califat, les relations avec le Maghreb sont fortes – et elles vont s'intensifiant avec les dynasties berbères, Almoravide et Almohade, qui font d'al-Andalus une simple province au sein d'empires maroco-centrés. Cette focalisation andalouse était palliée par les travaux des arabisants français (E. Fagnan, E. Levi-Provençal ...), qui, à cause de la colonisation française au Maghreb, étudiaient al-Andalus d'un point de vue maghrébin – paradoxalement, c'est grâce à des manuscrits conservés au Maghreb qu'al-Andalus a été perçue comme la province la plus brillante de l'Occident arabo-musulman. Les géographes arabes médiévaux eux-mêmes, d'ailleurs, donnaient raison aux Français contre les Espagnols, en présentant al-Andalus (avec le Maroc) comme l'ouest du Maghreb.

De ce fait, et même si une démarche plus globalisante et comparatiste anime désormais les recherches sur al-Andalus (P. Guichard, T. F. Glick, M. Fierro, P. Sénac, F. B. Correia ...), on devrait se réjouir de bénéficier d'une synthèse adoptant résolument une perspective de *global history* et éventuellement, si on se réfère au titre, une approche géohistorique. Pourtant, disons-le clairement, ce livre est carrément mauvais. Pour quelles raisons?

L'auteur nous livre dans l'introduction (p. 27) les clés de son intention: «não foi meu propósito fazer obra académica – do que seria incapaz – mas apenas divulgar de forma ligeira, junto do público menos especializado ... perspectivando-o, e aí reside porventura a principal curiosidade do trabalho, no contexto alargado da Península, do Magrebe, do Mediterrâneo ... Permitti-me amiúde alguma liberdade de expressão ... embora os factos sejam apontados com todo o rigor e as fontes sempre identificadas». A priori, il n'y a rien d'éminemment critiquable dans tout ceci.

L'analyse proprement dite tient en 200 pages, car la dernière partie du volume – une centaine de pages, tout de même ... – est occupée par: la restitution d'une conversation de l'auteur (une vingtaine de pages), des notes de voyage et impressions de divers lieux du monde arabo-musulman (une quarantaine de pages), puis – nous ramenant au traitement du sujet du livre – une chronologie, un glossaire, des cartes et une bibliographie (celle-ci tenant sur six pages). Le sujet est traité chronologiquement, depuis la conquête arabe en Espagne jusqu'à la présence portugaise au Maroc. En-dehors du chap. VI, consacré à la civilisation andalouse (culture, économie, commerce), il s'agit très largement d'un récit, ponctué d'excursus sur le déclin du califat abbaside, la Sicile et les Croisades (chap. IV et V), qui n'aident pas franchement à comprendre la géopolitique andalouse et maghrébine.

Que l'auteur ne soit pas arabisant ne l'empêcherait pas d'écrire une synthèse suggestive, voire novatrice, en introduisant notamment, comme le titre semblait le suggérer et comme l'introduction le promet, des notions géostratégiques rigoureuses. Malheureusement, le projet annoncé n'est pas réalisé, et les erreurs d'érudition en deviennent d'autant plus criantes.

- Suivant des règles de transcription désuètes (ou, plus probablement, sans la moindre notion de phonétique arabe), le glossaire fourni en fin d'ouvrage est difficilement compréhensible, même (et surtout!) pour qui ne maîtrise que de loin le lexique historique de base: qui reconnaîtra le *dar al-harb* (territoire de la guerre), une *fatwa* (expertise juridique) ou le *djihad* (guerre sacrée) derrière *daralarbe*, *fateva* ou *jiade*? De même, p. 49, les «districts» sont soit *cuvares*, soit *curas*, alors que *kuwar* est le pluriel de *kura*.
- La bibliographie, qui souffre d'une absence de normes syntaxiques et typographiques, a certes le mérite du pluri-linguisme, mais elle mélange ouvrages d'érudition (parfois peu pertinents, comme le très mauvais *Espagne musulmane* d'A. Clot), guides touristiques et romans orientalisants, la plupart en français (des *Contes de l'Alhambra* de W. Irving à *Katiba* de J.-C. Rufin)!
- La chronologie en fin de volume, détaillée mais mal définie (listant des événements de tout le bassin méditerranéen et au-delà), se termine, à partir de 1980, par les voyages personnels de l'auteur dans des pays arabo-musulmans ; succédant à des événements historiques internationaux, l'impression est étrange...

Les lectures essentielles pour écrire une synthèse sérieuse de l'histoire du Gharb n'ont pas été réalisées: non seulement il manque le *Portugal musulman* de C. Picard et les travaux (plus ponctuels, certes) d'A. Sidarus et d'A. Khawli, mais surtout on cherche en vain les thèses d'archéologie d'H. Catarino (Algarve orientale), S. Macias (Mértola), R. V. Gomes (Silves) ... L'auteur semble ignorer, malgré une brève allusion en introduction, que la connaissance de la civilisation arabo-musulmane de l'occident ibérique passe très largement par les données matérielles. Les sources écrites (qui se limitent aux retraductions faites par A. B. Coelho dans sa célèbre compilation *Portugal na Espanha árabe*) ne sont presque jamais employées directement, et l'auteur se repose donc sur le jugement de divers savants, dont certains sont très recommandables (P. Guichard), mais qu'il est difficile de hiérarchiser quand on ignore totalement l'historiographie moderne; ainsi, pour présenter (p. 53) la fiscalité antérieure au califat dans le Gharb – dont il conviendrait surtout de préciser qu'on en ignore tout! –, il serait plus logique de recourir à P. Chalmeta ou au moins à l'*Encyclopédie de l'Islam*, plutôt qu'à la thèse de F. Botão, certes excellente mais consacrée à Loulé au bas Moyen Âge!

Nous ne pouvons pas relever ici toutes les approximations et les erreurs de perspective qui affectent la présentation des faits, notamment dans la narration qui constitue l'essentiel des cinq premiers chapitres. Dans le meilleur des cas, l'auteur résume les bonnes synthèses événementielles de S. Macias (dans l'*História de Portugal*, dir. J. Mattoso, et dans *O Algarve, da Antiguidade aos nossos dias*), et il n'apporte donc rien de neuf, sinon quelques reformulations suggestives; dans le pire des cas, il se fonde sur la synthèse très approximative de Titus Burckhardt (en fait spécialiste de l'ésotérisme musulman), dont il amplifie les erreurs et la tendance psychologisante. Passons sur l'utilisation d'un roman de Dominique Baudis comme source de connaissances de la civilisation byzantine (p. 129) ...

Dans ce qui semblait devoir être le principal apport du livre, la 3e partie du chapitre VI, consacrée au commerce, on attendait des propositions un peu novatrices – quand bien même auraient-elles été insuffisamment fondées – en matière de géostratégie, en rapport avec les cartes (d'ailleurs très maladroitement retracées sur des fonds existants) fournies en fin de volume; mais on a seulement une juxtaposition des synthèses de C. Picard (sur l'Atlantique musulman) et de V. M. Godinho, qui ne nous convainc absolument pas qu'il y ait un rapport entre les courants

commerciaux du temps de la Reconquête et l'aventure portugaise au Maroc, dans les îles atlantiques puis autour de l'Afrique. A cet égard, la transition avec le chap. VII, qui traite de l'expansion *quatrocentista*, est purement rhétorique.

Dans ce dernier chapitre, avant un récit très événementiel de la présence portugaise au Maroc, l'auteur reprend les querelles byzantines sur les « causes » de la conquête de Ceuta, alors qu'il suffirait de noter que les « superstructures » politiques (conceptions géostratégiques) et idéologiques n'ont pas à être mises en concurrence avec les « infrastructures » économiques, dans la mesure où les motivations subjectives des acteurs se combinent avec les effets de système engendrés par les grands agrégats (réticulation des actions économiques et du lien social). Signalons que, du point de vue d'une revue d'histoire religieuse, il aurait été intéressant, faute de pouvoir se prononcer sur les rythmes et les tendances économiques entre XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, de poser le problème du hiatus entre l'armature idéologique de la Reconquête et « l'esprit de Croisade » que l'on voit pénétrer (dans la propagande, sinon dans les esprits eux-mêmes) au Portugal à partir du récit de la bataille du Salado: la « religion », en tant que composante essentielle du système de valeurs et agent structurant du lien social, aurait mérité une place plus explicite dans un livre qui intègre fortement (quoique implicitement) la problématique des rapports entre les tenants de croyances antagonistes.

En fait, la seule intention que l'auteur réalise à peu près est celle de distraire le lecteur, en nourrissant son texte d'histoiettes, parfois personnelles (p. 179, la rédaction d'un passage de son livre utilisant la réflexion de K. Marx précisément dans un restaurant de la Grand Place de Bruxelles où le même Marx aurait rédigé son *Manifeste du parti communiste*!!), parfois tirées directement des sources – on sait à quel point les chroniqueurs et anthologistes de tradition arabe raffolent de l'anecdote comme technique littéraire. Mais ces anecdotes tombent complètement à plat, car le lecteur d'un tel livre (publié dans une collection académique), persuadé d'avoir acheté une étude historique sérieuse, ne les attend pas: l'amateur de « petite histoire » ira acheter plutôt un roman historique – dont la puissance de suggestion peut être d'ailleurs plus formatrice pour saisir l'esprit d'une époque. Le mélange des genres reste un art difficile, et l'éditeur Palimage, qui est d'ordinaire une maison sérieuse et de qualité, n'a manifestement pas su cibler le public – à moins que personne chez l'éditeur n'ait lu attentivement l'ouvrage avant publication...

L'intérêt de Miguel Soares pour l'histoire suscite évidemment la sympathie, mais le lecteur soucieux d'une certaine pénétration de l'analyse – en d'autres termes désireux de s'enrichir par l'intelligence des problèmes – ne peut se satisfaire de l'amateurisme déployé ici. Certes, l'écriture de l'histoire n'est pas un monopole des historiens (et encore moins des seuls universitaires), mais elle exige un contact avec les sources, une technicité, une ambition intellectuelle, un sens critique... qui font totalement défaut ici. Une licence en droit et un poste à la Commission Européenne confèrent une expérience politique ou administrative tout à fait estimable et utile à la société, mais non pas un talent d'auteur ni une capacité d'analyse scientifique; on espère ne pas être en présence de la suffisance caractéristique des politiciens ou des hauts fonctionnaires envers le véritable travail intellectuel et envers les universitaires...

1 A cet égard, il importe d'évaluer le degré d'intégration du Gharb al-Andalus dans les échanges du Dar al-Islam et avec les principautés chrétiennes du nord, puis d'identifier les changements que la conquête politique par ces dernières a pu provoquer dans le système économique des anciennes régions andalouses – et notamment, compensant la rupture des relations avec le Maghreb, une éventuelle complémentarité économique entre les régions de part et d'autre du Mondego (ou du Tage). Ces problèmes ont été bien posés (sinon traités spécifiquement pour le Gharb) par O. R. Constable – *Trade and Traders in Muslim Spain: The Commercial Realignment of the Iberian Peninsula 900-1500*. Cambridge University Press, 1994.